

***Le sang des fleurs.
Une anthropologie de l'abeille et du miel***

**Par Gilles Tétart,
Editions Odile Jacob, Paris, 2004**

**Compte-rendu par Arouna P. Ouédraogo
Chargé de recherche à l'Inra**

Le livre de Gilles Tétart est un essai d'anthropologie culturelle mené selon la problématique des survivances des mythes et des croyances dans les pratiques contemporaines. L'auteur s'attache, en huit chapitres, à restituer l'histoire de la pensée occidentale relative à l'abeille et au miel, telle qu'elle s'est constituée depuis l'Antiquité grecque jusqu'à la période actuelle : observation et analyse du mode d'organisation et de l'activité des abeilles, approvisionnement alimentaire, division des tâches, hiérarchies internes, reproduction notamment. Il s'interroge, à partir des représentations du temps présent, sur les continuités ou les ruptures et sur les modes de réactivation des mythes anciens.

L'étude est très soigneusement documentée et pour faire justice à la richesse et à la qualité du livre, on devrait s'arrêter sur chacun des chapitres qui le composent. Je présenterai ce livre sans souci excessif de compte-rendu photographique, en visant plutôt à la discussion libre de séminaire qu'au rapport de l'huissier, mes remarques prolongeant des échanges antérieurs avec l'auteur.

Le choix des aliments obéit à des déterminations complexes, et par son intention de saisir les « modalités conceptuelles qui, du registre alimentaire à celui de la génération humaine, font du miel le matériau emblématique d'une fécondité pourvoyeuse d'immortalité » (p. 18), Gilles Tétart pratique une sociologie de l'alimentation intéressée par les usages sociaux des produits et des consommateurs. La ruche, l'abeille et l'ensemble des produits comestibles dérivés, miel, gelée royale, pollen, propolis, sont d'une richesse symbolique considérable, en raison de l'enracinement et de la multiplicité des usages dont ils font l'objet. Le recours à l'analogie de la ruche et/ou des abeilles avec la société humaine, récurrent dans les systèmes de pensée, traduit bien l'ancrage culturel de l'imaginaire lié à la ruche. Ce procédé ne remplit pas moins des fonctions sociales spécifiques, que lui assignent les formations sociales ou politiques qui le sollicitent ; telles fonctions doivent s'expliquer par le climat intellectuel et idéologique des différentes époques historiques, et il convient de les mettre au jour pour mieux éclairer le sens des ré-interprétations et des usages dont l'analogie de la ruche et de ses abeilles font l'objet à un moment donné.

On peut s'étonner que Gilles Tétart n'ait pas entrevu la constitution de l'économie politique libérale dans la seconde moitié du 18^e siècle comme un moment singulier d'actualisation pour ainsi dire des mythologies collectives de la ruche. Ce fait culturel majeur tient en effet d'une fable d'abeilles, à laquelle l'économie politique empruntera du reste sa devise célèbre « les vices privés font le bien public ». *La Fable des Abeilles* (1714) de Bernard de Mandeville est incontestablement l'œuvre qui réactive l'imaginaire moderne de l'abeille dans la pensée politique moderne : persévérance au travail, division

du travail, forte hiérarchisation statutaire, sont les propriétés de la ruche et des abeilles les plus valorisées alors. Le poème intitulé « La ruche mécontente ou les coquins devenus honnêtes », a en ligne de mire la société monarchique, mais économiquement dynamique de l'Angleterre d'alors. Avec cynisme Mandeville y dénonce les fausses vertus que sont la modestie, la décence, l'honnêteté et le sens de la hiérarchie, et exalte la convoitise, l'orgueil et la vanité comme ressorts de l'opulence. Mandeville, bien au fait des « passions » qui animent ses contemporains - il est philosophe et médecin spécialiste des maladies nerveuses - l'est encore plus de la passion de ces derniers pour les fables animalières - il traduit en 1703 les *Fables* de la Fontaine. Les fables animalières permettent alors d'évoquer le principe de l'ordre naturel et de souligner la tyrannie des passions auxquelles sont soumis les hommes, représentés plus souvent sous les traits des animaux : orgueil du corbeau, paresse de la cigale, etc.

En plus des propriétés valorisées au 18^e siècle, s'ajoutent la féminité, la fécondité de l'abeille que Gilles Tétart a choisi de traiter. L'impossibilité d'attester une sexualité et de trouver parmi les abeilles un système de reproduction, en font les vecteurs idéaux de l'entreprise de moralisation des comportements humains qu'opère le christianisme. La ruche et ses abeilles sont instrumentalisées et récupérées par un discours moralisateur qui porte au pinacle la sexualité frustrée des abeilles en la comparant à la célébration de la virginité des jeunes filles avant le mariage comme garantie de leur fécondité. Un lien étroit est ainsi présenté entre des vertus positives prêtées aux abeilles, -telles la retenue, la continence et la frugalité -, et l'épargne, le gain et le rendement ; ces vertus s'opposent bien entendu à l'indulgence, à la propension consumptive et lubrique, à l'instinct, bêtes noires du christianisme moralisateur.

Le chapitre consacré à l'analyse des « représentations modernes » du miel comme aliment « naturel » (pp. 199-222) permet à Gilles Tétart de tester sa grille interprétative de l'objet, en la mettant pour ainsi dire à l'épreuve des représentations du miel et des produits dérivés de la ruche (gelée royale, pollen, propolis) dans la période actuelle. Le double registre mythique et scientifique de références que revendiquent fréquemment les promoteurs de la consommation des produits de la ruche rend l'analyse complexe, en imposant à l'anthropologue de repérer par lui-même les questions de recherche dans un discours saturé de populisme : « notre époque continue de fabriquer de l'imaginaire à partir du détournement de données scientifiques, ces dernières étant mal comprises ou dogmatiquement utilisées. » (200)

Gilles Tétart passe en revue les différents thèmes - le naturel, la pureté, la santé mentale, la maladie, la digestibilité, la fécondité - que mobilisent les promoteurs des aliments dits naturels et, singulièrement du miel, en invoquant les preuves scientifiques de ses bienfaits. En s'interrogeant sur ce qu'il considère comme des usages abusifs de la science, Gilles Tétart invite à rappeler que les données produites par le mode d'investigation scientifique sont de nature à fournir à la science une souveraineté remarquable, qui fait d'elle un enjeu pour ses différents utilisateurs ; la science nutritionnelle est ainsi exposée à être utilisée et même enrôlée par les intérêts et les mouvements sociaux, politiques et intellectuels en lutte contre l'ordre nutritionnel ou médical dominant. Dans le cadre de tels usages, la science est guidée par des présupposés, par des buts qui lui sont dictés de l'extérieur.

La « science » des docteurs Caillais et Carton a une fonction édifiante certaine, car elle se met au service de l'orthodoxie hégémonique du naturisme médical, qui prétend détenir et apporter un principe unique et ultime d'explication de la Société ou de l'Histoire. Ce principe, qui tient lieu de théorie scientifique, en usurpe en réalité les

fonctions et les privilèges. La doctrine naturiste du docteur Carton est caractéristique de la dérive édifiante, qui prétend servir la cause de la nature et du naturel et qui, dans les faits est intéressée à déterminer le juste et l'injuste en lieu et place du vrai et du faux, qui est le seul but de la recherche scientifique¹. Par le truchement de notions du langage naturel au pouvoir évocateur telles que « aliments vivants » vs « aliments morts », « produits complets » vs « produits raffinés », « libérer l'énergie contenue en puissance », etc., les promoteurs dissimulent les suggestions moralisantes qui seules les préoccupent.

Toujours, les promoteurs de cultes nouveaux adoptent une rhétorique du soupçon, condition sine qua non du déploiement de leurs évangiles de la régénération sanitaire et morale. Le miel, produit animal d'origine végétale, à la valeur symbolique démultipliée par ses fonctions nutritionnelles attestées, est un aliment idéal de cet évangile : le miel symbolise l'aliment premier, fabriqué par des animaux cultivés, avec une moindre intervention des mains 'pollueuses' de l'homme. Il est pour ainsi dire le type d'aliment qui permet de réactiver, aux mains d'une élite conservatrice, l'opposition populiste entre les mœurs rurales ou paysannes de soumission à une nature bienveillante, de frugalité, aux mœurs rebelles et artificielles des urbains. Cet évangile d'exhortation morale sert aussi d'instrument de régulation sociale.

Encore une fois, Gilles Tétart insiste bien sur le spectre de la menace qui régit le discours : par les enchaînements divers des milieux et modes de vie des contemporains, la nourriture en vient à symboliser le maillon central qui détermine le futur de l'humanité. Ainsi l'homme d'aujourd'hui se voit assigné une responsabilité nouvelle dont l'alimentation constitue le point de mire : par son alimentation anti-naturelle, il contribue à un déclin lent mais certain de l'espèce humaine. Caractéristique des récits mythiques, l'espoir n'est jamais perdu, l'alimentation produite dans des conditions non industrielles le constitue. Aussi n'est-il pas besoin d'adhérer ou même de connaître les principes de consubstantialité des aliments ou de similitude entre les propriétés des aliments et celles des corps humains pour désirer les consommer avec ardeur. La logique sociale qui régit la sélection des aliments y suffit.

Gilles Tétart insiste moins sur la réception des messages construits par les promoteurs de l'alimentation naturelle et des médecines associées. Or, on ne saurait connaître les formes concrètes de réactivation des mythes collectifs relatifs au miel, si l'on ne cherche pas à en évaluer les conditions de la réception. Faute de données empiriques, on discute ici de pistes de recherche, en s'appuyant sur nos propres travaux. L'étude de l'impact de discours médicaux ou para-sanitaires exaltant la nature et le naturel dans l'alimentation et, singulièrement les vertus du miel et des produits dérivés de la ruche et de l'abeille, doit être replacé dans le contexte d'une extension du contrôle social de la médecine sur des groupes sociaux de plus en plus divers d'une part et sur des situations toujours plus nombreuses de l'existence : sexualité, ménopause, vieillesse, violence, travail, etc.

Les historiens de la médecine ont souvent évoqué un processus de médicalisation de la vie, due essentiellement à l'extension de la notion de santé, qui tend à légitimer toutes les formes d'intervention (médicale ou non) répondant aux exigences de la médecine. La force de cette dernière résiderait dans sa capacité à promettre des actes salvateurs,

¹ On peut trouver en trouver une illustration dans Arouna P. Ouédraogo, « Food and the Purification of Society : Dr Paul Carton and Vegetarianism in Interwar France », *Social History of Medicine* Vol. 14 N°2, 2001 pp. 223-245

des actes qui soulagent et améliorent l'état de santé, même si la réalité de la pratique et de l'expérience n'est pas à la mesure de cette promesse. Et l'on peut mesurer l'impact de tels messages à l'accroissement des populations vulnérables (vieillesse et maladies liées notamment).

L'alimentation est désormais présentée comme un argument santé par les spécialistes du marketing de la santé et de l'alimentation médecine. Elle est érigée en préoccupation centrale des consommateurs et doit se traduire par des conduites adaptées à un seul et même objectif : promouvoir la santé en se protégeant des maladies et des facteurs de risque. L'idée que la santé corresponde à un parfait bien-être physique, mental et social pénètre les esprits du fait de l'élévation du niveau d'instruction et de la diffusion conjointe des normes diététiques et de la psychologie. Cette idée se traduit par un marché croissant de biens et services. Recouvert de ce label santé, prise dans ce sens élargi, le miel, se distingue et gagne des consommateurs plus nombreux, d'autant qu'il a une légitimité sociale plus grande. Le miel, ceint de légendes, ennobli par la science, est plus que jamais au cœur de la question sanitaire.

L'analyse de Gilles Tétart introduit aussi à l'examen de la dimension idéologique de la notion de santé, essentielle pour comprendre la médicalisation et la force de son processus. On pense notamment au fait que l'exaltation de la consommation du miel est partie intégrante d'une idéologie de la prévention, qui joue un rôle central dans les idéologies dites alternatives de santé (ou médecine douce). Comme le montre Carton que cite Tétart, cette idéologie repose sur la promesse que l'immunité complète ou l'état de santé inébranlable sont possibles à condition de consommer des produits dits naturels, bref d'agir selon les préceptes de l'évangile hygiéniste.

Cette promesse est faite par les porte-parole, médecins en quête de reconnaissance ou des profanes acquis à la médecine expérimentale. L'idéologie de la prévention est totalisante, en ce sens que, adossée au processus de médicalisation de la société, elle a la chance d'affecter les problèmes d'ordre social et psychologique. Elle est prompte à ériger tous les problèmes de l'existence en pathologie, et progresse pour ainsi dire de manière assurée parce qu'elle est aussi la traduction des transformations du rapport des contemporains à leur corps (sensibilité plus forte), à la maladie (que l'on veut impérativement prévenir), aux professionnels de santé (que l'on consulte volontiers en vue d'éviter la maladie). L'essor actuel de l'idéologie préventive, dont les médecines douces et les marchés de l'alimentation dite naturelle sont les sous-produits, est soutenu par une presse spécialisée fort active, de sorte que la prévention amplifie la médicalisation de la société, qu'elle cherche à réorganiser autour des atomes individuels : l'individu est rendu responsable de son état de santé, condition d'activation des morales sanitaires.

Le livre de Gilles Tétart qu'il faut lire sans tarder a un intérêt anthropologique fondamental et une portée heuristique considérable. En visitant le monde des abeilles GT nous amène au cœur de la relation des hommes avec leur alimentation et le monde « naturel ». Manger « naturel » correspond à des fonctions sociales et culturelles du recours à la nature que Gilles Tétart analyse avec soin.